

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 62 (1917)
Heft: 4

Artikel: Le théâtre des opérations de l'armée italienne
Autor: Fonjallaz, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339933>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le théâtre des opérations de l'armée italienne.

La frontière politique italo-autrichienne est suffisamment connue et il peut paraître superflu d'en étudier encore aujourd'hui les particularités. Si nous le faisons, c'est dans l'intention de relever les difficultés d'une guerre dont beaucoup n'ont qu'une idée très peu nette.

On peut diviser le théâtre actuel des opérations en deux régions nettement distinctes, influencées plus ou moins directement par le terrain dont les particularités exercent une action constante et souvent décisive sur les mouvements des troupes.

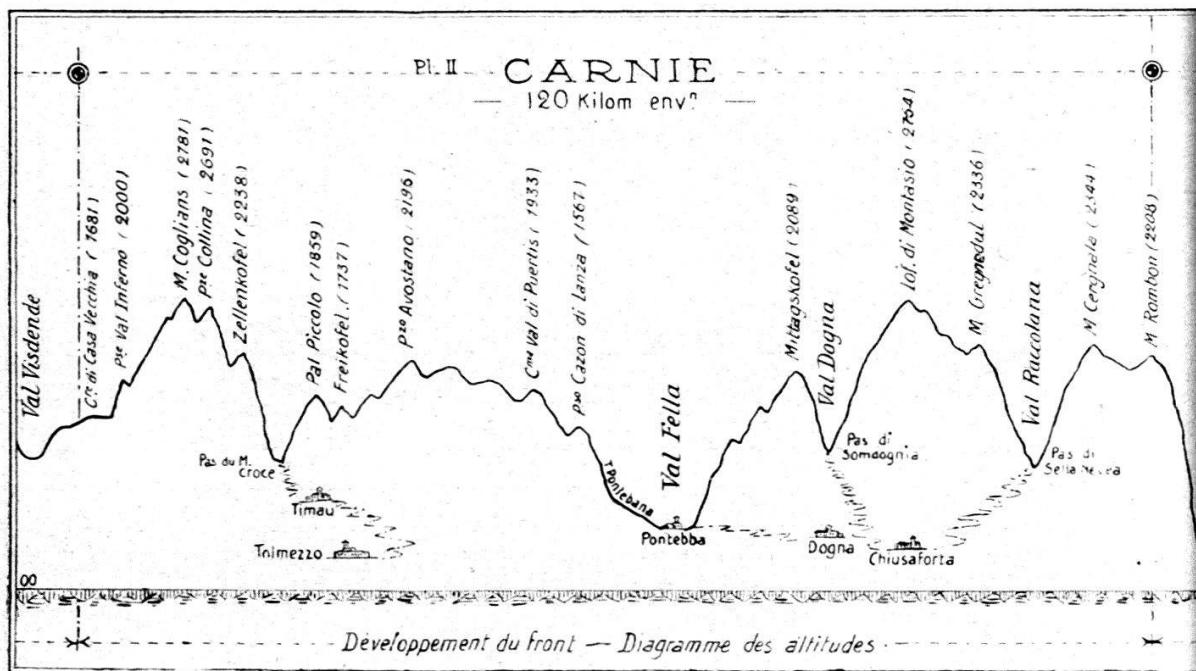
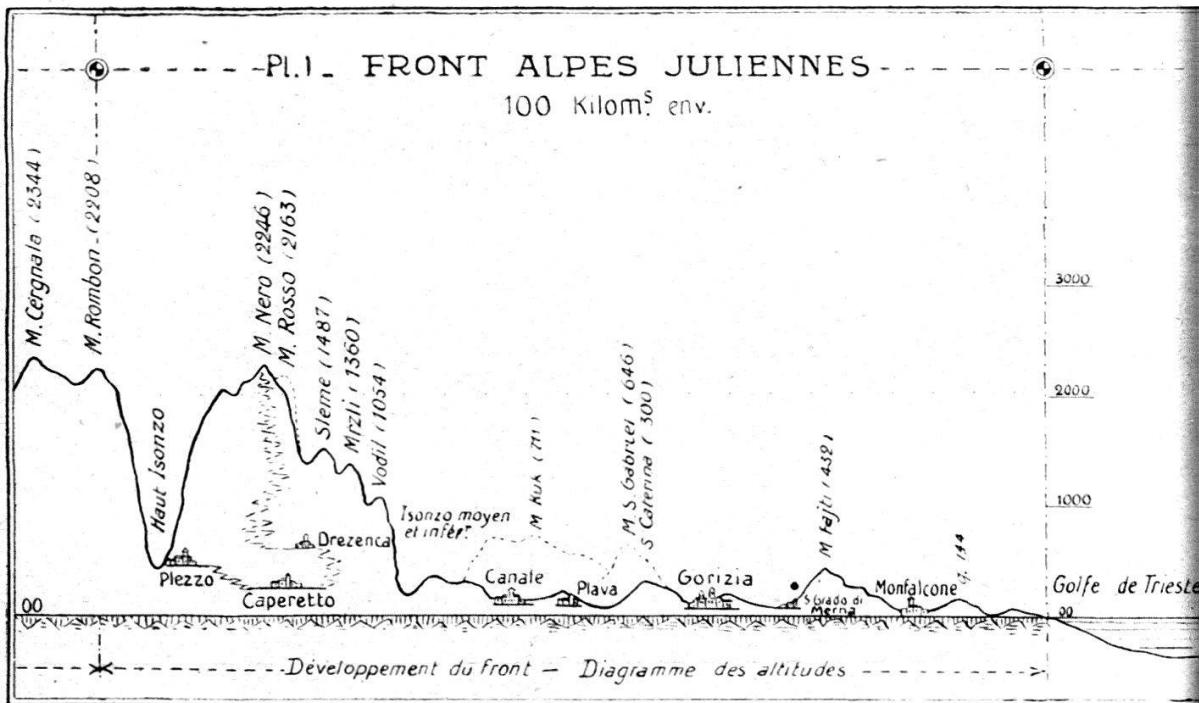
Il s'agit, d'une part, du front des Alpes ; d'autre part, du front du Carso, et dans chacun d'eux des particularités locales impriment un caractère particulier aux opérations jusqu'à leur imposer des conditions spéciales dans chaque différent secteur.

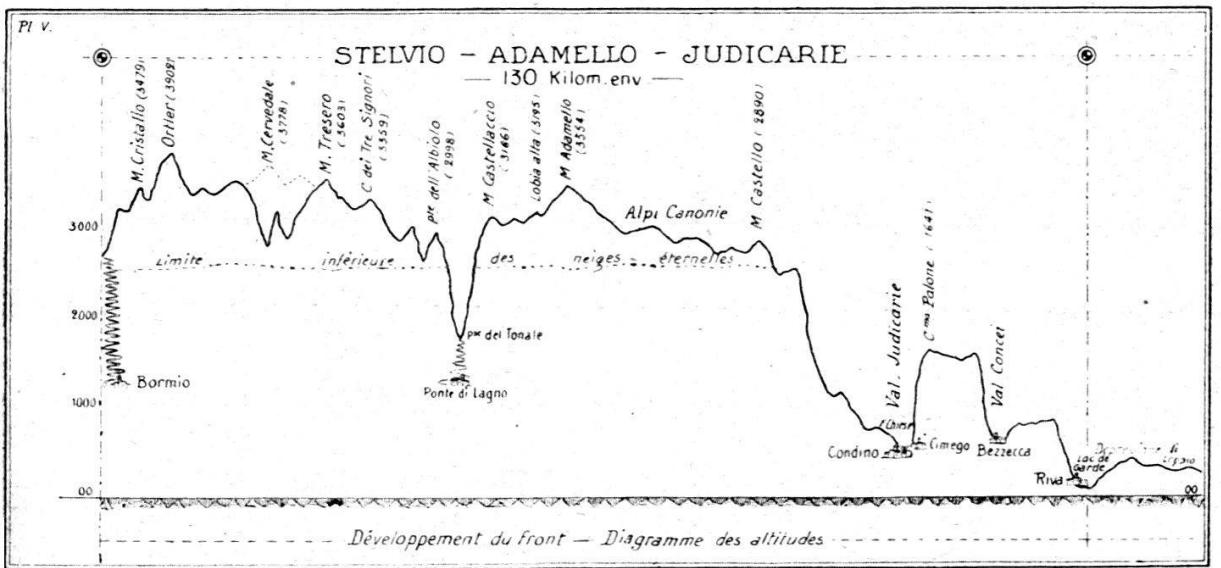
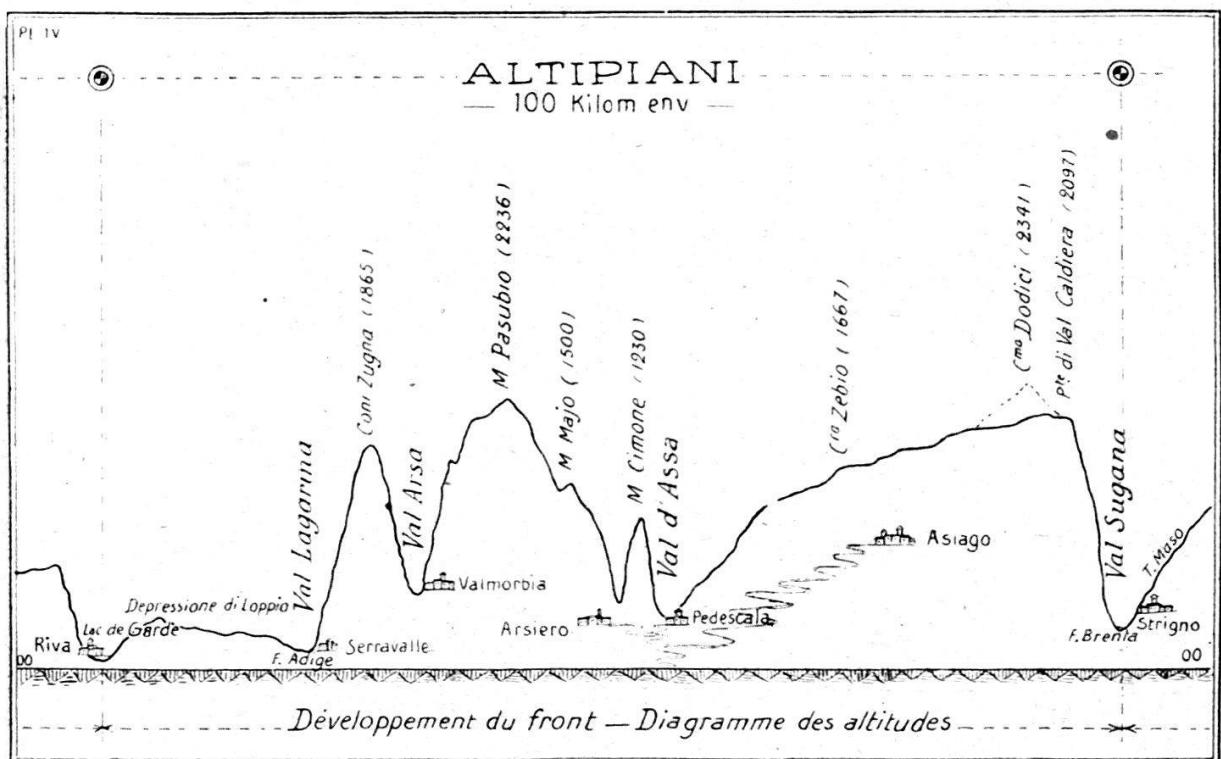
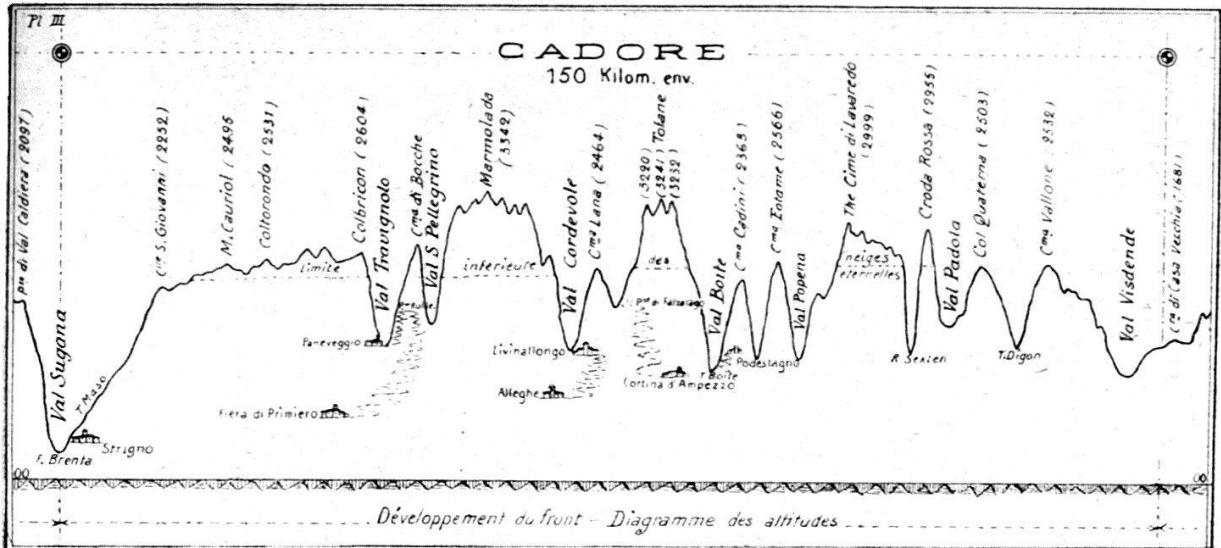
Le front total de 600 km. environ se subdivise de la façon suivante :

Front des Alpes Juliennes	environ	100 km.
» de Carnie (Carnia)	»	120 »
» du Cadore	»	150 »
» des Hauts plateaux (Altipiani)	»	100 »
» Judicarie-Stelvio	»	130 »

Les diagrammes ci-joints donnent une idée générale des conditions géologiques et des influences exercées sur les opérations mêmes. Il s'agit d'avancer dans les Alpes, dans un terrain pauvre en voies de communications et hérissé de rochers abrupts où les marches sont entravées et souvent impossibles. De plus les mouvements sont retardés dès que les troupes approchent des objectifs, soit des crêtes ; les effectifs considérables ne sont plus l'essentiel mais bien les mesures prises pour maintenir en état de combattre les détachements engagés.

Il ne faut pas, à notre avis, parler des avantages et des désavantages de pareils terrains. Ce qui est capital et ressort à l'évidence de la guerre actuelle, c'est la possibilité ou non de maintenir le rendement des effectifs engagés et de trouver ou de créer les routes et les abris nécessaires. Dès que ces conditions sont remplies, elles permettent de diminuer le





temps des crises et de porter les opérations sur un terrain plus favorable.

Le terrain du *Carso* exerce également une influence sur les opérations dans des conditions analogues à celui des Alpes. Les troupes agissent sur un sol calcaire dépourvu de végétation, accidenté, travaillé dans tous les sens, semé de combes et d'entonnoirs aux dimensions variées. L'eau s'infiltra et ne laisse aucune trace, tandis que le soleil, en été particulièrement, devient presque insupportable. Les opérations rencontrent sur ce terrain des obstacles à chaque pas. Il faut les surmonter tout en restant exposé aux vues de l'adversaire et sans possibilité de défilement.

• L'action d'ensemble se heurte par conséquent à une résistance passive extraordinaire ; elle se décompose en autant d'engagements que de forme du sol, exigeant un développement de force et d'énergie dont seule la vue du terrain donne une idée exacte.

Le Carso dispose d'un réseau de communications inférieur en rendement utile à celui des Alpes. Les chemins y sont étroits, raides et la plupart du temps en ligne droite à travers la région. La possibilité d'opérer existe, mais les unités sont retardées dans leur marche et dans le développement normal des lignes de tirailleurs. Ces faits indiquent en somme que la défensive trouve des avantages, car elle oblige l'adversaire à attaquer des points nettement déterminés et dans des conditions d'approche défavorables.

L'eau, comme le bois, font défaut, et l'offensive une fois engagée doit ou augmenter ses trains de ravitaillement ou créer des dépôts.

Ces quelques remarques exposent les conditions imposées aux armées. Autrefois on aurait considéré un tel terrain comme impropre aux opérations de grande envergure; aujourd'hui les difficultés sont vaincues par une préparation méthodique basée sur l'étude approfondie des obstacles et des conditions géologiques.

* * *

Le théâtre actuel des opérations italo-autrichien a depuis longtemps joué un rôle dans les conflits entre nations.

Le Trentin — le Tyrol entre autres — a exercé dans les guerres passées une influence que les circonstances présentes n'ont fait que mettre encore plus en évidence.

Les campagnes alpines de 1796, 1797, 1799, 1805, 1848, 1859 et 1866 servent dans une certaine mesure d'enseignement, bien que les situations soient très différentes de celles établies dès 1915.

En 1797, Napoléon base son offensive sur la région Vérone-Bassano-Trévise et commence son mouvement en attaquant les troupes autrichiennes du Tyrol. Il envoie Joubert sur Lavis et Non, et Masséna en Haute-Carnie, à l'effet de couvrir l'attaque du gros de ses forces sur le Tagliamento et sur l'Isonzo.

En 1866, Garibaldi se propose, par des attaques secondaires, d'attirer son adversaire sur le Stelvio et au Tonale. Avec le gros de ses troupes il entend marcher sur Condino et Ampola, atteindre Trente et utiliser en premier lieu les avantages que donnaient soit la position de Condino, soit la marche par la vallée de Judicarie.

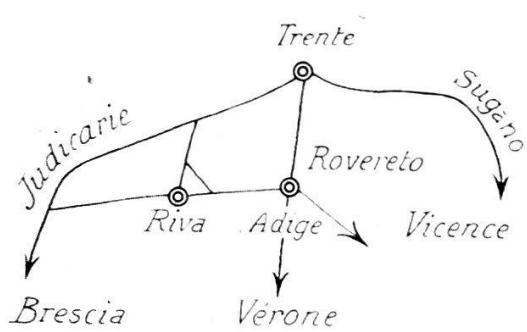
Dans toutes ces opérations, l'idée maîtresse est de s'emparer du Trentin et de la vallée supérieure de l'Adige et de paralyser de cette façon les opérations qui, en cas de réussite, conduiraient les adversaires directement en Lombardie.

Trente prenait en effet pour l'Italie l'importance d'un point d'appui étendu. S'en emparer signifiait posséder la clef de la

protection de la plaine du Pô et enlever à l'ennemi la possibilité d'une attaque sur le flanc.

De Trente les lignes d'opérations conduisent sur le front Vicence-Vérone-Brescia par des voies presque

parallèles mais séparées entre elles par les montagnes. La prise de Trente devait par conséquent donner aux Italiens la couverture de leurs opérations de Vénétie. A plus forte raison était-il de toute nécessité pour les Autrichiens de garder en leur possession le saillant du Trentin d'où leurs colonnes, manœuvrant



à partir d'une position centrale, pouvaient se porter en forces à la rencontre des troupes adverses.

* * *

Aussi, à l'ouverture des hostilités en 1915, le Trentin apparaissait comme un des objectifs les plus importants. Les conditions dans lesquelles les opérations débutèrent sont connues.

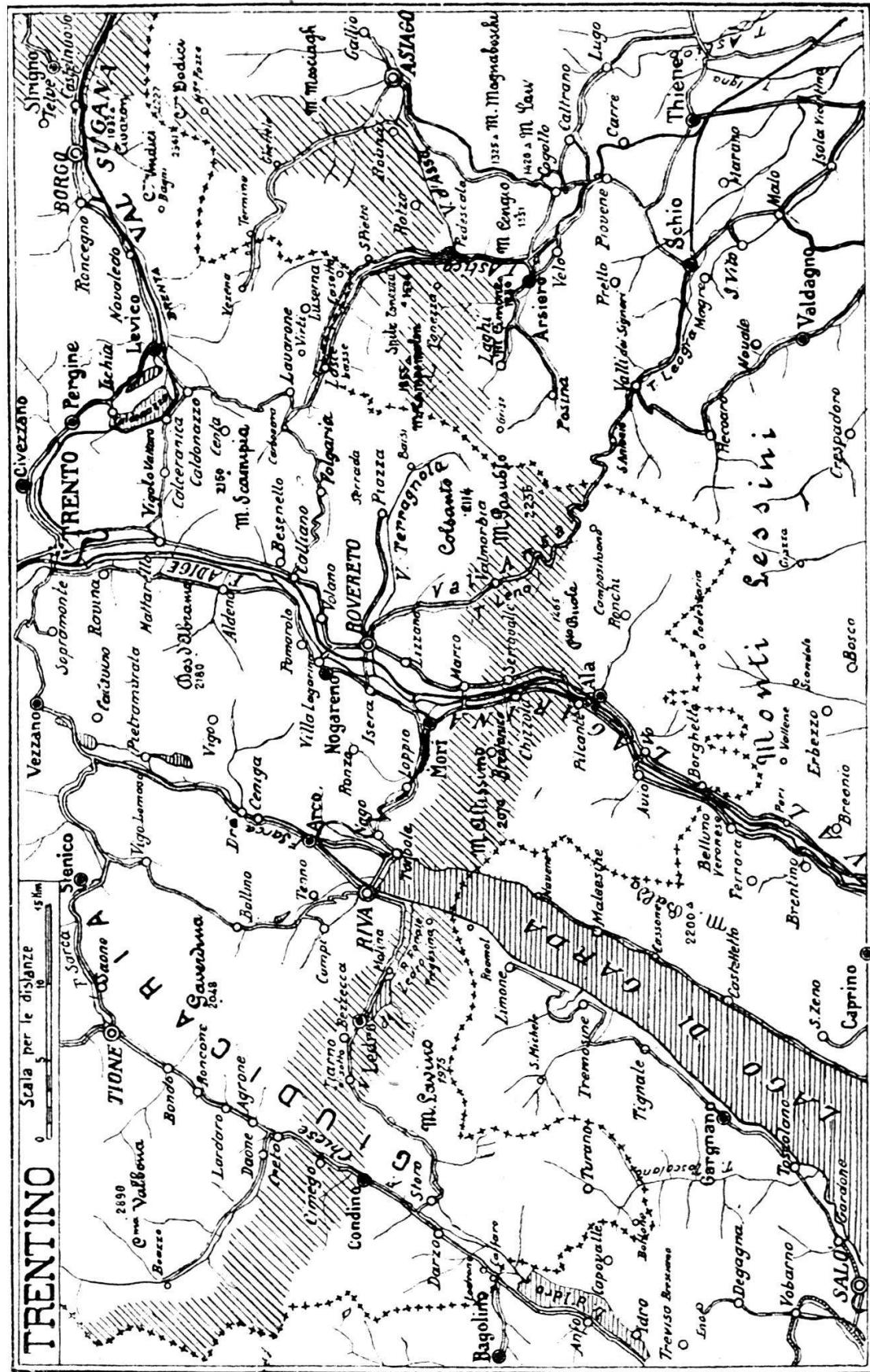
Nos lecteurs se souviennent également de la situation des belligérants vers la fin de l'hiver 1915-1916. A cette époque il n'était bruit que des préparatifs entrepris par l'Autriche en vue d'une offensive de grand style débouchant du Trentin en direction de la Lombardie et menaçant gravement la zone des opérations de Vénétie.

Considérée dans ses grandes lignes, une pareille offensive portait en germe des résultats positifs et d'une haute portée. Elle se justifiait également au point de vue moral, car elle rejetait hors du pays l'ennemi qui y avait pris pied. Elle laissait entrevoir la possibilité de porter ailleurs le poids de la guerre, et involontairement ou non, on se rappelait la proclamation de Napoléon montrant à ses soldats une région riche en ressources de toutes sortes.

D'autre part les difficultés d'exécution apparaissaient d'emblée formidables. Le Trentin est situé dans une des régions les plus excentriques de la monarchie austro-hongroise. Deux seules voies ferrées venant du Tyrol et de la vallée du Puster se rejoignent à Franzensfeste et tendent sur Trente. Ce sont les uniques voies de ravitaillement et d'évacuation qui doivent alimenter et dégorger une armée engagée pour longtemps dans les montagnes.

Le nouveau front qui va se développer aile droite à l'Adige, aile gauche dans le Val Sugana, s'étend à vol d'oiseau sur plus de 70 km. Il est très distant du front de l'Isonzo et n'offre pas de ressources considérables en abris ni en vivres. Il présente enfin les graves inconvénients d'exiger des préparatifs extraordinaires qu'il sera impossible de masquer complètement et d'attirer d'autant plus l'attention de l'adversaire.

* * *



Les préparatifs d'une telle offensive prennent des proportions dont nous avons peine à nous rendre compte. Une armée dont la tâche est nettement opérative doit pouvoir disposer de tous les moyens de transport existant, construire des routes, établir des magasins et des dépôts, accumuler des vivres et des munitions, préparer les hôpitaux, constituer ses parcs, amasser le matériel de fortification.

L'offensive n'est réalisable qu'à la condition de disposer de ces moyens en tout temps et de façon à paralyser chez l'adversaire toute possibilité de contre-offensive.

* * *

Les Italiens ont calculé que la force totale de l'armée austro-hongroise rassemblée dans le Trentin a été de 18 divisions, environ 2000 canons dont la moitié de calibre moyen, 20 batteries de 305 à 2 pièces par batterie, 4 pièces de 385, 4 pièces de 420. Au total environ 400 000 hommes.

L'attaque de l'artillerie, commencée le 14 mai, fut portée le 15 sur tout le front à son maximum d'intensité. Le soir du 15 les troupes d'infanterie entraient en contact et combattaient partout. L'action prenait dès lors le caractère du combat en montagne, se décomposant en autant de groupes de combat que de compartiments alpins.

Les troupes engagées dans les différents compartiments alpins ne doivent plus compter sur un changement quelconque au plan de guerre. Ce fait est souvent d'un grand secours à celui qui doit se tenir plus ou moins longtemps sur la défensive. Il permettra entre autres au défenseur de gagner du temps grâce au terrain, d'immobiliser les attaques et de les transformer en combats stationnaires. De bonnes troupes en défensive, pénétrées en outre de l'idée qu'à chaque instant la manœuvre contre-offensive sera possible et riche en résultats, arriveront à user l'adversaire beaucoup plus rapidement que cela ne sera le cas dans la plaine.

L'offensive cherche naturellement à gagner la hauteur dominante. Elle n'y réussit que par l'envoi des troupes sur les points les plus élevés tandis que l'adversaire y dirige ses réserves.

Sous la protection d'une puissante artillerie l'attaque infiltré

son infanterie dans le terrain et déploie ses troupes le plus près possible des lignes ennemis. Au moment où l'effet du feu est atteint, l'attaque déclenchée sur tout le front a des chances de succès tout au moins sur certains points, et dans certains espaces plus ou moins profonds.

L'attaque frontale reste toujours une entreprise difficile mais non irréalisable. Il appartient en premier lieu à l'attaque de se rendre compte de la possibilité d'*infiltration* et de lancer sur les points vulnérables les détachements hardis, armés de mitrailleuses, qui pousseront le *plus loin possible*. Si ces sortes de patrouilles offensives réussissent à prendre en flanc ou de dos une partie du front de défense, la manœuvre de l'adversaire est contrecarrée et l'effet moral est d'autant plus marqué.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'opérer en montagne se sont rendu compte de la valeur du facteur moral, valeur beaucoup plus sensible dans un terrain où les ressources manquent, et où la surprise peut causer la retraite de ceux qui ne se sentent plus appuyés par les troupes voisines.

En étendant nos considérations sur l'ensemble du front italo-autrichien, nous pensons que l'offensive la mieux préparée n'a des chances de réussite que si elle se produit non seulement à partir du Trentin, mais sur tout le front.

Admettons une attaque frontale dans les Alpes tendant directement sur les plaines de Lombardie et de Vénétie. Elle n'est efficace que combinée avec une autre attaque venant de l'Est dirigée sur l'Isonzo. Cette attaque générale devra forcer l'adversaire à abandonner ses positions tout en se développant assez loin afin d'enlever au défenseur la possibilité de battre les groupes séparément.

* * *

L'offensive autrichienne de 1916 partait, comme nous l'avons vu, du Trentin seulement. Dans ces conditions, tant bien fût-elle préparée, elle laissait à l'adversaire la faculté de manœuvrer et d'opposer à l'attaque le gros des troupes pour reprendre dans la suite l'initiative ailleurs.

La carte du Trentin montre dans ses parties essentielles les zones d'opération qui entrèrent en ligne de compte.

Dans la vallée de l'Adige jusqu'au torrent Leno de Val Arsa le bombardement obligea les Italiens à se replier lentement tout en contenant l'adversaire par des contre-attaques fréquentes. Le 19 mai la 37^e division se maintenait sur les hauteurs au Nord-Est de Ala et arrêtait les attaques de l'adversaire qui se répétèrent jusqu'au 31 mai. Plus à l'Est, à la même époque, les attaques autrichiennes venaient également se heurter après les premiers succès à la puissante ligne de défense du Pasubio.

Dans tout le secteur ouest, les Italiens restaient par conséquent maîtres du débouché de l'Adige sur Vérone, fait capital et de la plus haute importance, la vallée constituant en l'espèce la voie la plus directe sur la plaine lombarde.

Au centre, les Italiens subirent la crise la plus violente et la plus dangereuse. Attaqués entre la vallée Terragnola et celle de l'Astico par une artillerie puissante, ils durent quitter les retranchements d'ailleurs insuffisants qu'ils avaient construits. Assaillis par l'infanterie déployée en force à proximité des lignes avancées, les troupes italiennes se retirèrent sur les hauteurs de Campomolon et Spitz Tonezza, puis le 19 sur le Cimone au Nord d'Arsiero.

Le mouvement rétrograde s'accentua encore jusque vers la fin du mois amenant les Autrichiens à proximité immédiate du débouché sur la plaine. Malgré des attaques violentes et tenaces, les Italiens maintinrent leurs positions opposant à l'adversaire un barrage infranchissable.

Le haut plateau des sept communes au Nord d'Asiago présentait à tous les égards un champ d'activité riche en conséquences utiles.

Asiago, bien que dans une conque, formait le carrefour d'où sous la protection des hauteurs situées au Nord les Autrichiens pouvaient lancer leurs colonnes d'attaque et menacer en flanc le centre défensif d'Arsiero. La possession de cette région donnait en outre aux Autrichiens la possibilité de prendre à revers les positions du Val Sugana et de couper ce groupe de défense

de toute liaison avec la plaine comprise entre Thiene et Bassano (20 km. à l'Est de Thiene).

Sous la pression de l'offensive autrichienne les Italiens céderent le terrain de première ligne et se retirèrent dès le 21 mai sur la deuxième ligne du Mont Verena à la cime de Campolongo (à situer sur notre carte entre S. Pietro et Terminé). La situation des Italiens n'était toutefois pas encore assurée car leurs troupes trop exposées au feu de l'artillerie adverse, et d'autre part très difficilement ravitaillées, n'arrivaient que difficilement à tenir les positions. La retraite décidée dans la suite portait les défenseurs sur les pentes du Val d'Assa et au Nord de Roana. De durs combats, où la ténacité de l'attaque s'épuisait contre la vaillance de la défense, établissaient enfin le défenseur sur la ligne jalonnée par les monts Pau et Magnaboschi à gauche, au centre et à droite sur les hauteurs au Sud et à l'Est de l'Asiago.

La situation critique des Italiens se changeait vers le 10 juin en une supériorité évidente sur l'adversaire.

Ici encore l'offensive contenue au début, équilibrée dans la suite et immobilisée avant d'avoir atteint son objectif, échouait là où il aurait été de toute importance de lui maintenir son plus fort développement.

Le secteur de droite des Italiens s'étendait à cheval sur le Val Sugana dans la région de Roncegno. Cédant le terrain pied à pied les défenseurs se retiraient d'abord sur la deuxième ligne Civaron-Telbe, puis le 25 encore plus à l'Est au moment où la Cima Dodici fut abandonnée par les troupes du secteur d'Asiago.

Le 26 mai les Autrichiens attaquaient au Nord de Strigno. A la suite d'une contre-attaque des Italiens, les opérations s'immobilisèrent dans cette région, de même qu'à l'autre extrémité du secteur de l'Adige.

* * *

Ces opérations sont pour nous l'objet d'un intérêt spécial parce qu'elles se sont déroulées sur un terrain de montagne identique au nôtre. Elles sont précieuses en enseignements et riches en constatations de nature rassurante. En effet on

trouve encore beaucoup de tacticiens qui ne veulent voir dans la montagne qu'un obstacle modérateur et non décisif. Et, soit dit en passant, j'ai toujours constaté que ces tacticiens sont de piétres alpinistes et que pour eux les Alpes sont des obstacles en raison des fatigues qu'ils éprouvent à les parcourir.

En principe le défenseur ou celui qui est obligé de se tenir sur la défensive attend l'attaque dans des positions où l'adversaire doit passer.

Le terrain indique les positions qui doivent être tenues et il les décompose tout naturellement en positions avancées et en positions principales. Les positions avancées ne peuvent que retarder la marche ennemie ; elles doivent céder dès que l'artillerie lourde entre en action. Or en admettant, ce qui se vérifie souvent du reste, que les positions principales devront être choisies ou très près ou très loin des lignes avancées, on comprendra pourquoi la défense sera obligée d'abandonner des étendues de terrain considérables, dès que l'artillerie ennemie aura pris une position efficace de feu.

En fait il est presque toujours imprudent de choisir des lignes de défense là où le terrain en arrière des crêtes descend rapidement vers le fond de la vallée. Dès que l'artillerie entre en action, la position est intenable ; il faut l'évacuer encore avant l'attaque de l'infanterie et par conséquent céder sans en retirer un avantage quelconque.

Le premier bond victorieux des Autrichiens fut une conséquence naturelle de la décision offensive qui eut le choix de l'heure et des moyens. Il n'y a là rien d'extraordinaire. Du côté italien il eût été facile de diriger des renforts sur toutes les parties du front dès le premier moment de crise. Cette méthode aurait fait le jeu de l'adversaire et la percée aurait atteint son objectif.

Il convient de relever ici avec quel sens de l'opportunité les réserves furent dirigées sur les points les plus dangereux et combien le haut commandement sut maintenir la direction de l'ensemble. La guerre finie il sera du plus haut intérêt d'étudier les épisodes de la crise et de se rendre compte des dispositions prises. Toute la campagne donne l'impression d'une action mathématiquement réglée. Formidablement préparée, l'offen-

sive s'est heurtée à une défensive habile et énergique. Sans perdre de vue la nécessité de contenir coûte que coûte l'adversaire sur le terrain montagneux des Préalpes, le haut commandement réunit une armée de manœuvre dans la plaine, prête au combat. Les données officielles font comprendre l'envergure des dispositions ; elles nécessitèrent un mouvement de troupes de 500 000 hommes, de 75 000 quadrupèdes et de 15 000 voitures, sans compter la quantité énorme de vivres, de matériel et de munitions.

(*A suivre.*)

Lieut.-colonel A. FONJALLAZ

